



Charles Simmons, trad. de l'américain par
Éric Chédaille :

Les Locataires de l'été

Éditions Phébus,

Collection d'Aujourd'hui, 1998

18,14 € ISBN 978-2-85940-504-5

Collections Libretto, 2000

7,50 € ISBN 978-2-85940-604-2

Ne vous fiez pas au titre doucereux de ce roman, lequel, s'il évoque l'indolence caractéristique des grandes vacances, cache en fait le récit d'un douloureux premier amour, sur fond de drame familial. Le livre s'ouvre sur une épigraphe extraite du célèbre roman d'Ivan Tourgueniev, *Premier amour*. Mais Charles Simmons ne s'est pas contenté de faire un clin d'œil à l'auteur russe, il a repris, dans les grandes lignes, l'essentiel de la trame de son roman, écrit en 1860. « Au voleur ! », aurez-vous peut-être envie de vous écrier. Mais ce serait sans compter sur la virtuosité du romancier américain à se réapproprier ce classique de la littérature russe.

Michael a 15 ans, un chien qui s'appelle Blackheart, des parents qui l'aiment, ça il en est persuadé, mais qui ne s'aiment plus vraiment, et tout un été à passer avec eux dans la villa familiale les pieds dans l'eau, sur la côte nord-est américaine. La villa est flanquée d'un petit pavillon qui chaque année accueille des « locataires de l'été ». Cette année-là, c'est Mrs. Mertz et sa fille Zina, deux beautés largement originales aux ascendances princières russes, qui emménagent avec leur chienne Sonya. Michael tombe aussitôt amoureux de la mystérieuse et compliquée jeune fille, âgée de vingt ans. Là commencent ses tourments.

Le roman, qui aurait pu s'intituler « De l'amour » est porté par la vague de ce sentiment que Charles Simmons décortique avec autant d'habileté que d'absence de pitié à l'égard de ses personnages. Amour filial, amour conju-

gal, adultère, rien n'échappe à l'œil affûté des adolescents du roman – Michael et ses amis Melissa et Hillyer. À la recherche du moindre indice qui leur permettra de percer les secrets du sentiment amoureux, les jeunes n'hésitent pas à recueillir les témoignages de leurs aînés, plus expérimentés. « L'amour, c'est comme le beurre, ça rend tout meilleur », proclame Mrs. Mertz. Tandis que le père de Michael déclare : « Je le recommande au genre humain, Hillyer, mais non pas à chacun de ses membres. » Quant à sa mère, elle confie : « (...) je ne pense pas que l'amour soit destiné à adoucir la condition humaine ; je pense qu'il est inhérent à la condition humaine. Tantôt il s'épanouit et tantôt il tourne court, comme la plupart des choses de la vie. » La vérité de l'amour selon Simmons sortira finalement de la bouche de « l'enfant », Melissa, avec cette morale à une histoire qu'elle raconte autour d'un feu de camp sur la plage : « L'amour vaut qu'on meure pour lui. »

De là à conclure que le père de Michael meurt d'amour, puni de l'avoir consommé ou consumé de l'avoir finalement rencontré, il n'y a qu'un pas. On le sait dès la première ligne du roman, lorsque Michael, qui raconte cette histoire à l'âge qu'avait son père quand il est décédé, annonce d'emblée : « C'est pendant l'été de 1968 que je tombai amoureux et que mon père se noya. » Autour de ces deux événements majeurs, Simmons construit un récit poignant, rythmé par les humeurs de la mer/mère et les tourments de l'amour, tout en réussissant le pari de réécrire *Premier amour* d'une part et celui de rejouer en partie le mythe d'Œdipe d'autre part.

Rappelons brièvement l'histoire du classique russe. Vladimir Pétrovitch (nom de famille que Zina donne à Michael dans *Les Locataires de l'été*, sous prétexte que son père s'appelle Peter) raconte à une assemblée masculine l'histoire de son premier amour, alors qu'il avait seize ans (l'âge que se donne Michael). Zinaïda Zassekine, jeune princesse de vingt et un ans (l'âge que se donne Zina), est l'objet de cet amour, comme des amours de tous les membres de sa petite cour,

enfance à lire

dont elle se joue cruellement. Pourtant, la jeune princesse succombe elle aussi à la maladie d'amour. Mais de qui est-elle amoureuse ? Qui ? C'est la douloureuse question que se posent avec un semblable acharnement le jeune Vladimir et le jeune Michael. Et la réponse est la même dans les deux cas : leur amour est amoureuse de leur propre père, personnage froid en apparence, mais grand séducteur de femmes et suffisamment charmeur pour amadouer l'épouse, jalouse, qui finit quand même toujours par avaler la pilule de toutes les infidélités. Là où les deux romans diffèrent cependant, c'est dans les détails de l'issue fatale qui y est réservée à la figure paternelle. Tourgueniev fait en effet mourir le père de Vladimir d'une attaque d'apoplexie qui survient après lecture d'une lettre de la princesse Zinaïda qu'on suppose être une lettre de rupture. Simmons va plus loin, en faisant périr le père du narrateur dans la mer à la suite d'une chute involontairement provoquée par Michael en personne.

Après enquête et scrupuleuse observation, Michael perce en effet le secret de l'amour de Zina qui a une liaison avec son père. Profondément blessé, l'adolescent songe à faire chanter Zina et finit par lui proposer un marché : pour dissiper les doutes de son père, il fera semblant de laisser croire à ce dernier qu'il soupçonne une liaison entre lui et la mère de Zina si la jeune fille accepte de faire l'amour avec lui. Zina accepte et les deux jeunes font l'amour sur le bateau du père de Michael. Le soir même, sur le bateau en question, alors que Michael avoue à son père qu'il a couché avec Zina, ce dernier se lève brusquement. Le garçon fait alors un faux mouvement avec la barre, et la bôme frappe violemment son père à la tête, qui tombe à l'eau. On peut n'y lire qu'un accident ou choisir de voir dans cette mort symbolique la résurgence du complexe œdipien du jeune homme qui « tue le père ». *Les Locataires de l'été* est de ces livres dont les phrases courtes, à l'apparente simplicité, en disent long. Un livre qui, l'air de ne pas y toucher, se prête à de multiples interprétations.

Malgré cette tragédie réelle, le roman de l'Américain n'est absolument pas empreint, dans la bouche du narrateur, ni de culpabilité ni d'amertume. Il a quelque chose de cruel comme l'est parfois la vérité froide. Il oscille aussi, tel un bateau qui tangue, entre deux univers, celui de l'enfance, dans lequel Michael est enfermé par le regard infantilisant que Zina porte sur lui et par la vision qu'il a de ses parents, et celui de l'âge adulte, dans lequel il bascule brutalement à la mort de son père. Michael grandit en souffrant de ce premier amour. Il grandit aussi en voyant son idole faillir, son père tomber de son piédestal. De « mon père n'a jamais peur », le narrateur passe au constat des erreurs de celui-ci et découvre les propres limites de son modèle paternel. C'est tout l'enjeu de la construction de soi pendant l'enfance que Simmons touche du doigt. Dans le triangle qu'il forme avec ses parents, Michael cherche sa place tout en essayant de remettre ses parents à la leur. Une quête qui n'est jamais gagnée d'avance : le livre se termine sur le constat du narrateur adulte, « Je ne sais pas pourquoi mais j'ai l'impression d'être toujours un enfant »...

Aude Lemoine